

moi, n'est qu'un nouveau nom pour exprimer l'impénétrabilité du rapport entre l'état du sujet conscient, et le corrélatif objectif, qui n'est pas un fait de conscience; ce sont les mêmes ténèbres que nous rencontrons toujours au fond de toutes nos analyses. J'ai exposé ailleurs, de la façon résumée que voici, ce qu'est ce fond impénétrable :

« Voici donc notre thèse. Nous ne pouvons penser la matière qu'à l'aide de termes empruntés à l'esprit. Nous ne pouvons penser l'esprit qu'à l'aide de termes empruntés à la matière. Quand nous avons poussé notre exploration, sur le premier de ces sujets, jusqu'à la dernière limite, nous nous voyons renvoyés au second, pour en tirer une réponse définitive; et quand nous avons tiré de ce dernier la réponse finale, pour l'expliquer, il nous faut recourir au premier. Nous trouvons la valeur d' $x$  en fonction d' $y$ ; puis celle d' $y$  en fonction d' $x$ ; et nous pourrions continuer ainsi éternellement, sans approcher davantage de la solution. » (*Princ. de psych.*, § 272.)

Il suffira, je crois, de pousser un peu plus loin la même comparaison, pour voir où gît la difficulté insurmontable dont parle M. Sidgwick. Soit  $x$  et  $y$  l'activité subjective et l'activité objective, inconnues dans leur nature et connues seulement dans leurs manifestations phénoménales; reconnaissons comme un fait que tout état de conscience suppose, directement ou non, l'action de l'objet sur le sujet, ou la réciproque, ou les deux; nous pouvons dire alors que tout état de conscience pourra être exprimé par quelque fonction de  $xy$ , produit, connu sous forme phénoménale, des deux facteurs inconnus. En d'autres termes,  $xy'$ ,  $x'y$ ,  $x''y'$ ,  $x'y''$ , etc., représenteront toutes les perceptions et pensées possibles. Imaginons maintenant que les pensées dont il s'agit concernent l'objet; qu'elles

soient les parties d'une hypothèse sur les caractères de l'objet, tels qu'ils ressortent des analyses des savants. Evidemment, toutes ces pensées, qu'elles portent sur la forme, la résistance, le moment, les molécules, le mouvement moléculaire, ou non, contiendront sous quelque forme l'activité du sujet, l' $x$ . Inversement, que ces pensées concernent les phénomènes de l'esprit, et ce sera le tour de l'activité de l'objet inconnu,  $y$ , d'apparaître sous quelque forme, à titre d'élément des pensées. Enfin, mettons que le problème à examiner soit la production des phénomènes de l'esprit; au cours des recherches, supposons qu'il s'agisse d'expliquer l'organisation du corps et les fonctions du système nerveux. Comme ci-dessus, ces faits, considérés en tant que parties de l'objet, ne pourront être décrits, devenir matière de la pensée, qu'une fois exprimés en fonctions de  $xy$ . Et quand, à l'aide d'actions de ce système nerveux, conçues comme des fonctions d' $xy$ , et qui elles-mêmes subissent l'influence de forces physiques à leur tour conçues comme des fonctions d' $xy$ , nous essayons d'expliquer la production des sensations, des perceptions et des idées, toutes choses que nous ne pouvons penser sinon en y voyant encore des fonctions d' $xy$ , alors, nous nous en apercevons, tous nos facteurs, et par suite toutes nos interprétations, enferment les deux termes inconnus, et l'on ne peut imaginer aucune interprétation qui ne les enfermât.

Comment défendre ce cercle vicieux apparent? En disant qu'il est notre moyen d'établir l'*harmonie* entre nos symboles. Par lui, nous trouvons un moyen de symboliser les forces inconnues, objectives et subjectives, et de faire sur nos sym-

boles les opérations convenables pour diriger avec justesse tous nos actes, pour arriver, en d'autres termes, à prévoir quand, où, en quelle quantité l'un ou plusieurs de nos symboles se produiront. L'embarras de M. Sidgwick vient, je crois, de ce qu'il n'a pas eu suffisamment présentes à l'esprit les propositions du début des *Données de la philosophie*, à savoir : que toute conception « d'une nécessité vitale, c'est-à-dire telle qu'on ne peut la séparer du reste sans exposer l'esprit à une dissolution, doit être reçue pour vraie *par provision*; » qu'« il n'y a pas deux moyens de prouver la solidité d'une croyance, mais un seul : c'est de faire voir qu'elle *concorde* entièrement avec toutes les autres; » que « la philosophie, réduite à faire ces suppositions fondamentales, sans lesquelles il n'y a plus de pensée possible, doit pour les justifier montrer qu'elles *concordent* avec toutes les autres affirmations de la conscience. » Après avoir ainsi clairement professé cette méthode, je la suis, et j'admets, *par provision*, une activité objective et une subjective, plus certaines formes et modes généraux (espace, temps, matière, mouvement, force), que l'activité subjective, sous l'influence de l'activité objective, attribue à cette dernière, et qui, dans mon hypothèse, correspondent en quelque manière à des formes et modes inconnus de l'activité objective. Puis, une fois que de ces suppositions provisoires on a tiré toutes leurs conséquences, et que l'accord de ces conséquences entre elles et avec les suppositions premières a été démontré, ces suppositions sont justifiées. Et si enfin je déclare, comme je l'ai fait à diverses reprises, que les termes dont je me sers pour exprimer mes suppositions et

pour conduire mes opérations sont de purs symboles, et que toute ma tâche a été de montrer comment, à l'aide de certains procédés de symbolisme, peut être produite une complète harmonie, une concordance invariable entre les symboles dont je me sers pour exprimer mon attente et ceux qui s'offrent à moi dans l'expérience, je ne puis être taxé de contradiction. Au contraire, à ce qu'il me semble, ma méthode est la plus logique qu'on puisse imaginer. Enfin, dira-t-on qu'avec cette façon de voir, dans tout ce qui constitue l'expérience et la pensée, des symboles, tout se réduit à des fantômes? Je réponds : Ces choses, que je traite de symboles, sont, par rapport à notre conscience, des réalités; si elles sont des symboles, c'est au regard de la réalité dernière.

Ces explications feront-elles saisir l'unité logique d'idées qui d'abord ont paru « radicalement incohérentes »? Je suis loin d'y compter; je ne me suis pas aperçu des difficultés qu'offrait ma première exposition; il peut donc bien y en avoir dans celle-ci, sans que je m'en aperçoive. Primitivement, j'avais pensé à compléter les *Principes de psychologie* en montrant dans une partie spéciale comment les conclusions des parties précédentes, physiologique et psychologique, analytique et synthétique, subjective et objective, s'harmonisent ensemble et sont seulement des aspects divers d'un même groupe de phénomènes. Mais déjà l'ouvrage était volumineux; et je finis par croire que cette partie n'était pas indispensable, l'harmonie dont il s'agit étant assez visible. Tant je me doutais peu que je fusse, comme on l'a dit, « impuissant à accorder diverses tendances d'esprit! » Les embarras de M. Sidgwick me

prouvent toutefois que cette concordance a besoin d'être mise en lumière.

#### 6° OBJECTION DE M. MARTINEAU

##### Une tentative pour déterminer l'idée de l'absolu.

L'absolu n'est pas la pure négation de toute relation, quoi qu'en dise Hamilton. — Toutefois, comme il échappe à toute relation, il n'est pas l'objet d'une connaissance, mais d'un *état de conscience indéterminé*. — Effort de M. Martineau pour déterminer l'absolu. — Les qualités premières et mathématiques de la matière, imposées à Dieu comme *données*. — Les qualités secondes, domaine de la volonté divine. — Réponse : 1° Comme la géométrie, la mécanique sera objective dans l'hypothèse, et par elle, les autres sciences, qui s'y ramènent : plus de place pour la volonté divine. — 2° Cette théorie admet deux dieux, dont l'un fait la loi à l'autre.

J'ai gardé pour la fin une des premières objections élevées contre la doctrine métaphysico-théologique que j'ai exposée dans les *Premiers Principes*, et supposée dans les ouvrages suivants. Elle a été présentée par un métaphysicien de valeur, le Rév. James Martineau, dans un essai intitulé *Science, Ignorance et Foi*. Elle vaut contre mon argumentation dans sa forme actuelle, et prouve qu'il est nécessaire d'y ajouter quelque développement. Pour faciliter l'entente de la critique de M. Martineau, je dois citer les passages auxquels elle se rapporte. Poursuivant le raisonnement dont je me suis servi contre Hamilton et Mansel pour montrer que nous avons, de ce qui dépasse la connaissance, une conscience *positive*, et non, comme ils le prétendent, *négative*, j'ai dit ceci :

« Ce qui prouve plus clairement encore cette vérité, c'est que notre conception du relatif lui-même disparaît si notre conception de l'absolu est une pure négation. C'est un point admis, ou plutôt

affirmé, par les auteurs cités plus haut, que des contradictoires ne sauraient être connues, sinon en relation l'une avec l'autre; que l'égalité, par exemple, ne saurait être conçue sans son corrélatif, l'inégalité; et qu'ainsi le relatif même est conçu uniquement par opposition avec le non-relatif. Ils admettent aussi, ou plutôt ils soutiennent que, pour avoir conscience d'une relation, il faut avoir conscience des deux termes en relation. Quand on nous demande de concevoir la relation entre le relatif et le non-relatif sans avoir conscience des deux, « on nous demande en fait (pour citer en leur « donnant une application nouvelle les paroles de M. Mansel) de « comparer ce dont nous avons conscience avec ce dont nous n'avons « pas conscience; cela, alors que la comparaison elle-même doit être « un acte de conscience, qui a pour condition nécessaire la conscience « des deux termes. » Que devient alors cette thèse : que « l'absolu « est conçu par une pure négation d'intelligibilité », comme « le « simple manque des conditions sous lesquelles la conscience est « possible »? Si le non-relatif, l'absolu, ne se présente à la pensée que comme une négation pure, alors le rapport entre lui et le relatif cesse d'être un objet possible de pensée, l'un des deux termes du rapport étant absent de la conscience. Or, si ce rapport échappe à la pensée, le relatif lui-même y échappe, sa contradictoire faisant défaut; d'où, en fin de compte, la disparition de toute pensée. » (*Premiers Principes*, § 26.)

Voici les commentaires que M. Martineau fait sur cette argumentation; mais d'abord il la reproduit en d'autres termes.

« Supprimez la contradictoire du relatif, et le relatif, réduit à l'isolement, est posé comme absolu et disparaît de la pensée. Donc il est indispensable de reconnaître l'existence de l'absolu comme condition de la région du relatif, qui est tout le domaine de notre intelligence. Mais si c'est pour cette raison qu'on le garde, pour observer la loi d'équilibre et de dépendance mutuelle des deux corrélatifs, l'« absolu » n'est plus absolu; il devient terme dans un rapport : donc il cesse d'être banni de la pensée, il perd sa répugnance contre toute qualification; l'ignorance qu'on nous attribuait, nous en sommes débarrassés.

« Ainsi la même loi de la pensée qui assure l'existence de l'absolu en détruit l'impenétrabilité. » (*Essais de philosophie et de théologie*, p. 186-187.)

Voilà, je le reconnais, une réplique qui porte; et, pour y répondre, il ne faut pas moins qu'établir des distinctions fort exactes dans la signification des mots dont je me suis servi, et tirer bien au clair les idées impliquées dans la théorie. Pour commencer, découvrons la cause de certains malentendus secondaires.

Première remarque : sans doute, j'ai employé le mot absolu pour synonyme à non-relatif; c'est qu'il est employé de cette façon dans les citations que j'ai faites de mes adversaires; toutefois, quant à moi, et pour la commodité de mon argumentation, j'ai préféré le terme non-relatif; je ne suis donc engagé à soutenir aucune proposition où l'absolu serait regardé comme ce qui enveloppe à la fois le sujet et l'objet. Par le non-relatif, chez moi, il faut plutôt entendre la totalité de l'être, moins ce qui constitue la conscience de l'individu, totalité qui s'offre à nous sous des formes relatives. Si je prenais le mot dans un sens un peu hégélien, en y enfermant ce qui pense avec ce qui est pensé, et que j'eusse pour objet de traiter de l'ordre des choses non dans leurs manifestations phénoménales, mais en tant que noumènes, l'objection serait mortelle. Mais, mon objet étant seulement de formuler l'ordre des choses tel qu'il s'offre à nous sous des apparences relatives, le non-relatif, ici considéré comme impliqué à titre de contradictoire dans la conception du relatif, est celui qui, pour chaque acte de la pensée, est en dehors d'elle et au delà, et non celui qui la contient. Seconde remarque : ce non-relatif, en qui je vois un complément nécessaire du relatif, n'est pas, d'après mon langage, un objet de conception, mais l'objet d'un *état de*

*conscience*; et j'ai dans plusieurs passages distingué entre les modes de conscience qui ont des limites, qui constituent proprement la pensée et sont sujets aux lois de la pensée, et ce mode de conscience qui persiste après la disparition la plus complète possible de toute limite, alors que, par suite, toute pensée distincte cesse.

Maintenant la voie est préparée; je peux dire ce que j'ai à répliquer à la critique de M. Martineau : il est vrai, dirai-je, grâce aux lois nécessaires de la pensée, le relatif implique un non-relatif; il est vrai, pour se former de cette antithèse une pensée complète, il faut proprement concevoir le non-relatif; mais, pour la pensée vague, la seule possible en pareil cas, il suffit que le non-relatif nous soit présent, comme un état de conscience indéterminé et toutefois positif. Voyons ce qui arrive de toute nécessité quand la pensée s'applique à cette question dernière.

Au cours de l'argumentation en question, mais un peu plus haut, j'ai essayé de faire voir en diverses manières qu'une analyse soit du produit de la pensée, soit de son opération, nous conduit à cette conclusion : toute « pensée enveloppe *une relation, une différence, une ressemblance*; » et que pareillement, si l'on considère la vie en elle-même, on arrive à ce résultat : « comme penser c'est établir des relations, nulle pensée ne peut exprimer rien de plus que des relations. » Or, telle étant la loi de la pensée, qu'arrivera-t-il si la pensée vient à s'occuper du mystère suprême? Puisque la pensée implique toujours des termes en rapport entre eux, elle suppose dans les deux une détermination plus ou moins marquée; et, à mesure que

l'un d'eux devient indéfini, la relation fait de même, et la pensée perd sa netteté. Considérons des grandeurs. Je pense à un pouce ; je pense à un pied ; comme j'ai de l'un et de l'autre une idée assez définie, j'en ai une assez définie de leur rapport. Au pied je substitue le mille ; je ne puis me représenter le mille aussi nettement ; aussi je ne puis concevoir avec autant de précision le rapport du pouce au mille ; je ne puis dans ma pensée le distinguer du rapport d'un pouce à deux milles, aussi nettement que je puis distinguer le rapport du pouce au pied de celui d'un pouce à deux pieds. Si maintenant j'essaie de penser le rapport d'un pouce à la longueur de 240,000 milles qui nous sépare de la lune, ou le rapport d'un pouce à 92,000,000 de milles, distance de la terre au soleil, je m'aperçois d'abord que ces distances sont en pratique inconcevables et ne sont guère pour moi autre chose que des nombres auxquels je ne puis former d'idées correspondantes ; et, de plus, que le rapport d'un pouce à l'une d'entre elles devient inconcevable en pratique. Ainsi notre capacité de penser des relations devient en partie impuissante en présence des grandeurs finies quand l'une d'elles est très-grande ; eh bien ! elle devient entièrement impuissante quand l'une d'elles ne souffre pas de limites. La relation échappe à toute représentation, dès que l'un de ses termes y échappe. Toutefois, dans ce cas, il faut le remarquer, la relation, qui n'est plus qu'une forme quasi vide, garde encore un certain caractère, une qualité. On peut encore la ranger parmi les notions relatives à l'extension et la distinguer de celles qui ont trait à la force ou à la durée ; en cela, elle garde une sorte de nature propre. Mais

maintenant, voyons, si l'un des termes du rapport n'est pas simplement une grandeur sans limites connues, une durée à laquelle on ne peut voir ni commencement ni fin ; s'il n'est plus qu'une réalité qu'il ne faut pas déterminer, qu'arrivera-t-il ? Autrement dit, qu'arrivera-t-il si l'un des deux termes du rapport est impossible à représenter non-seulement en quantité, mais en qualité ? Evidemment alors, on n'est plus simplement réduit à concevoir le rapport comme appartenant à un certain genre : il s'évanouit tout à fait. Quand l'un des deux termes échappe entièrement à toute connaissance, la loi de la pensée ne peut plus être observée, d'abord parce que l'un des termes ne peut nous être présent, puis parce que le rapport même ne peut plus être établi. C'est-à-dire : la loi de la pensée, que les contradictoires sont connues en corrélation l'une de l'autre, et pas autrement, n'est plus valable quand la pensée essaye de dépasser le relatif ; et toutefois, si elle en fait l'essai, il lui faut encore se conformer à sa loi : il lui faut, par un certain mode de conscience obscur, poser un non-relatif, et, dans quelque autre mode de conscience non moins obscur, poser une relation entre ce non-relatif et le relatif. En deux mots donc, je réponds à M. Martineau, que les difficultés infranchissables dont nous lui devons l'indication surgissent seulement quand la pensée s'applique à ce qui dépasse son domaine ; quand nous essayons d'aller au delà des manifestations phénoménales de la réalité dernière jusqu'à cette réalité, il nous faut l'exprimer à l'aide des symboles que nous fournissent les phénomènes ; de même et en même temps, il nous faut, pour symboliser la liaison entre la réalité dernière

et ses manifestations, lui donner un certain air de parenté avec les liaisons qui se rencontrent parmi les manifestations phénoménales elles-mêmes. L'objection de M. Martineau nous fait entrevoir cette vérité, que là où les éléments de la pensée font défaut, la loi de la pensée perd ses droits. Or cette conclusion s'accorde fort bien avec ma doctrine générale. Je peux donc d'une part maintenir mon argument contre Hamilton et Mansel, et dire que, selon leur principe à eux, le relatif ne peut être pensé *en tant que relatif*, si ce n'est comme la contradictoire de quelque réalité, affirmée à vrai dire vaguement, et en qualité de second terme d'une relation, conçue il est vrai d'une façon indéterminée. Et d'autre part je peux, sans incon séquence, affirmer pour mon compte que dans cet effort, naturel à toute pensée, pour dépasser sa sphère, ce n'est pas seulement le produit de la pensée qui se réduit à être le symbole obscur d'un produit, c'est aussi l'opération de la pensée qui devient le symbole obscur d'une opération; et que par suite nul prédicat de ceux qui se déduisent de la loi de toute pensée ne peut être affirmé du sujet.

Il ne siéra pas mal de terminer cette réplique par un retour offensif. Après avoir défendu directement une proposition, on peut la défendre indirectement en montrant que le contraire ne se soutient pas. Si M. Martineau a ainsi critiqué la doctrine de la réalité inconnaissable qui se manifeste à nous dans des phénomènes, c'était au profit de sa doctrine propre, pour montrer que cette réalité tombe en grande partie sous la connaissance. Nous sommes d'accord avec lui pour dire que nous avons conscience d'une puissance cachée derrière l'appa-

rence; mais, pour moi, cette puissance ne peut être soumise aux formes de la pensée; pour M. Martineau, au contraire, il est logiquement permis de lui reconnaître certains attributs de la personne. Il ne s'agit plus sans doute de caractères aussi concrets, parmi ceux de l'homme, qu'on les lui reconnaissait jadis; mais enfin ce sont des caractères humains, d'un genre plus abstrait et plus élevé. Voici en gros sa théorie: — Il voit dans la matière une réalité indépendante; il attribue aussi une existence propre à ces qualités premières des corps, « qui sont inséparables de l'idée même de corps et qui peuvent se déduire *a priori* de l'idée du corps considéré comme une étendue solide ou une solidité étendue; » il range dans cette classe « la dimension selon les trois sens, la divisibilité, l'incompressibilité. » Là-dessus, comme ces qualités, d'après lui,

« ne sauraient se séparer du corps, elles en sont les contemporains et appartiennent de toute éternité à la donnée matérielle, qui est objective au regard de Dieu: le mode d'activité de Dieu envers elles ne peut se comparer qu'à l'action qu'il exerce (autant que nous pouvons le comprendre) sur les relations dans l'espace. Il ne s'agit pas là de volonté: il n'est pas cause; il s'agit d'intelligence: il les pense. Quant aux qualités secondaires, elles n'ont pas de rapport logique avec les qualités premières, elles leur sont surajoutées comme des appendices contingents: on ne peut donc les rapporter à une pensée déductive; elles forment un reste, produit de la pure raison inventive et de la volonté déterminante. Cette sphère de connaissance, qui pour nous est *a posteriori*, où nous ne pouvons faire un pas sans attendre avec soumission les ordres de l'expérience, est précisément pour Dieu le royaume où s'exerce sa puissance originale: c'est là où il est le plus libre que nous sommes le plus contraints. Mais si, dans ce domaine des qualités secondes, son esprit et le nôtre forment ainsi contraste, dans celui des qualités premières leur ressemblance réapparaît: quand il s'agit des démarches de la raison déductive, il n'y a pour toutes les intelligences qu'un sentier d'ouvert: il n'y a pas de *pur arbitre* qui puisse

changer le vrai avec le faux, ou faire qu'il y ait plus d'une géométrie, plus d'une physique pure, pour tous les mondes : et le tout-puissant Architecte lui-même, quand il a réalisé son plan du cosmos, quand il a pris de l'immensité pour en faire les orbites, et pris de l'éternité pour en faire les saisons, ne pouvait que suivre les lois de la courbure, de la mesure et de la proportion. » (*Essais de philosophie et de théologie*, p. 163-164.)

J'aurai à adresser une objection importante à cette hypothèse; mais j'en veux d'abord élever une moindre. Ce n'est pas seulement aux rapports d'espace, mais aussi aux qualités physiques premières, que M. Martineau attribue la nécessité, et non pas une nécessité relative à nos esprits, mais une nécessité métaphysique. A leur égard, ce qui est vrai pour l'esprit humain est vrai absolument : « les lois de la courbure, de la mesure et de la proportion, » telles que nous les connaissons, sont immuables, même pour la puissance divine, et de même la divisibilité et l'incompressibilité de la matière. Mais si, aux yeux de M. Martineau, dans ces cas-là, la nécessité pensée implique une nécessité réelle correspondante, pourquoi ne pas étendre cette correspondance à d'autres cas? Pourquoi, l'ayant admise tacitement en ce qui concerne les relations dans l'espace et les attributs statiques des corps, ne l'admettrait-il pas aussi pour leurs attributs dynamiques? Les lois auxquelles obéit ce mode de la force, que nous distinguons aujourd'hui sous le nom d'« énergie potentielle », sont pour notre pensée aussi nécessaires que les lois des relations dans l'espace. Les axiomes de la mécanique sont sur le même pied que les axiomes des mathématiques pures. M. Martineau le reconnaît-il? Reconnaît-il, comme il le doit, ce corollaire,

que nulle manifestation d'une énergie, du genre de celle dont on a l'exemple dans le mouvement d'une planète, ne peut se produire, sinon par la dépense d'une énergie équivalente et qui préexistait? Consent-il à tirer encore de là ce corollaire, que la direction du mouvement ne peut être changée par une action quelconque, sans une réaction égale et de sens contraire, éprouvée par le corps agissant? Alors, qu'il s'en souviennent aussi, ces vérités ne s'appliquent pas seulement à tous les mouvements visibles, célestes et terrestres; et ces agitations de la matière, qui nous apparaissent comme des propriétés secondes, nous sont par le fait connues grâce à des formes dérivées de l'énergie potentielle, lesquelles sont les équivalents de l'énergie mécanique, et obéissent aux mêmes lois. Il lui restera seulement à tirer la conclusion : que nulle de ces énergies dérivées ne peut avoir imprimé à ces mouvements leurs caractères et directions, sans le concours de forces préexistantes, statiques et dynamiques, elles-mêmes soumises à des conditions spéciales. Et alors, que sera devenu le « royaume de l'originalité divine », dont M. Martineau nous montrait la place au sein du royaume de la nécessité? A le suivre logiquement, son argument nous conduit à un ordre universel et inéluctable, où la volonté ne saurait avoir le rôle qu'il dit.

Mais sans pousser le raisonnement de M. Martineau jusqu'à cette conclusion, si complètement opposée avec celle qu'il en tire, il nous suffit d'accepter sa thèse telle qu'il la propose et de considérer la solution qu'il nous offre. Elle nous laisse sans explication sur le temps et l'espace; elle ne nous aide pas à concevoir l'origine de la matière; elle ne nous fournit pas la